

LES
HOMMES
ET LES
FEMMES
DANS
L'ÉGLISE

Une introduction brève, biblique et concrète

KEVIN DEYOUNG

ÉDITIONS
IMPACT

Préface

*E*ncore un livre sur la place de l'homme et de la femme dans l'Église... N'avons-nous pas fait le tour de la question ? Pourquoi insister sur un tel sujet à la fois explosif et éculé sur lequel personne ne semble pouvoir s'accorder ? De nombreux chrétiens, lassés par la persistance du débat entre « complémentaristes » et « égalitaristes », ont renoncé à se forger une opinion et, pour certains, se bouchent les oreilles dès qu'ils en entendent la moindre évocation.

J'estime cependant qu'il existe plusieurs bonnes raisons de publier ce petit ouvrage de Kevin DeYoung et, plus généralement, de ne pas refermer trop rapidement cette discussion.

Tout d'abord, le sujet est plus vaste qu'il n'y paraît – les questions relatives à la conduite de l'Église ne sont en réalité que la pointe émergée de l'iceberg. C'est bien l'anthropologie biblique dans son ensemble qui est mise en question, non seulement dans le domaine culturel, mais également dans la famille et dans les interactions du chrétien avec le monde qui l'entoure. On notera d'ailleurs que ce débat n'est pas confiné à l'Église : il est au contraire largement alimenté par une forte pression sociétale

qui vise à rejeter toute perception d'inégalité, en particulier les inégalités « sexuelles ».

Ce débat ne se limite pas non plus à quelques spéculations interprétatives sur une poignée de textes obscurs. L'enjeu est herméneutique : la manière dont nous abordons les passages les plus âprement débattus reflète notre angle d'approche de l'Écriture dans son ensemble. C'est donc avec raison que Kevin DeYoung consacre son premier chapitre aux textes des origines (Ge 1 – 3), dont l'interprétation oriente de manière cruciale le reste de la discussion.

La question de la fonction de l'homme et de la femme est également centrale pour notre compréhension de l'histoire de la rédemption. Pour les égalitariens, la distinction traditionnelle des rôles est perçue comme un carcan désuet dont il faut se libérer, tandis que les complémentariens cherchent à l'actualiser de manière harmonieuse en conformité avec l'ordre créationnel qui existait avant la chute.

Enfin, et c'est sans doute l'aspect le plus pratique de ce débat, ce sont deux compréhensions radicalement différentes du fonctionnement de l'Église locale qui s'opposent. Il est rare qu'elles coexistent paisiblement au sein d'une même assemblée. Par exemple, comment répondre aux aspirations des femmes qui s'estiment appelées à l'enseignement ou aux rôles de direction dans l'Église ? Comment désamorcer les tensions et les frustrations qui résultent de positions si divergentes ?

Kevin DeYoung, dont la clarté et la précision sont bien connues du public francophone, offre dans cet ouvrage une analyse à la fois concise et exhaustive, en prenant en compte les aspects les plus récents de la discussion. La section pratique, pleine de bon sens, contient de nombreux conseils utiles pour naviguer avec sagesse entre les différents écueils de ce débat.

C'est donc un ouvrage utile et important que vous tenez entre vos mains – peut-être le meilleur qu'il m'ait été donné de lire sur

Préface

ce sujet. Puisse-t-il stimuler votre réflexion et vous équiper efficacement pour l'œuvre de l'Évangile.

Guillaume Bourin, pasteur, auteur de *Je répandrai sur vous une eau pure* et fondateur du blog *Le Bon Combat*

Introduction

Et si... ? Mais pourquoi... ? Et vers quel but ?

Nous sommes tellement habitués à notre réalité qu'il nous arrive rarement de considérer à quel point la situation aurait pu être différente.

Guillaume II était à la fois le roi de Prusse et le dernier empereur allemand. L'ambition, l'instabilité, et l'agressivité marquent son règne de juin 1888 à novembre 1918 ; ses décisions politiques en Europe contribueront d'ailleurs à déclencher la Première Guerre mondiale.

En 1889, un an à peine après son ascension au trône, Guillaume assiste à un événement sur la piste de course de Charlottenburg, à Berlin : le spectacle *Wild West* de Buffalo Bill. La représentation arrivée tout droit des États-Unis fait alors sa tournée en Europe. À un moment du spectacle, Annie Oakley annonce qu'elle va tirer sur le bout d'un cigare avec son arme à feu, un Colt 45, pour en faire tomber les cendres. Comme à son habitude, elle demande si un spectateur veut bien tenir le cigare. La question était censée être

une boutade – à chaque représentation, le public riait, et Annie, voyant que personne ne s'était porté volontaire, invitait son mari à venir le faire, comme toujours.

Mais cette fois-ci, à Berlin, alors qu'Annie vient de terminer son annonce humoristique, un homme important descend de la loge royale, entre dans l'arène, et se propose pour tenir le cigare – Guillaume II. Plusieurs policiers allemands tentent de l'en dissuader, mais il les repousse d'un geste de la main. Dans un mélange d'arrogance, de courage, et de pure stupidité, Guillaume insiste pour participer au spectacle. Impossible pour Annie Oakley de reculer. Elle part donc se placer à sa distance habituelle et se prépare à tirer.

Que se passe-t-il donc ensuite ? Un historien décrit la scène ainsi : « Couverte de sueur sous son costume en peau de daim, et regrettant amèrement d'avoir consommé, la veille, une quantité de whisky plus importante que d'habitude, Annie lève son Colt, vise, et fait s'envoler les cendres du cigare¹. » L'historien poursuit en se demandant quel impact un tir raté aurait eu sur l'Histoire du monde. Et si elle avait manqué sa cible et touché la tête du kaiser ? Une guerre mondiale n'aurait peut-être pas eu lieu.

Des années plus tard, après le début de la Première Guerre mondiale, Annie Oakley écrit à Guillaume II pour lui demander de retenter l'expérience. Son invitation ne recevra jamais de réponse.

Les choses sont ainsi (et c'est voulu)

Le récit ci-dessus est tiré du livre *What if?* (Et si... ?), dans lequel l'auteur s'amuse à réinventer les faits historiques. Plutôt que de décrire un épisode qui a eu lieu et d'en analyser les causes, les spécialistes de l'Histoire contrefactuelle imaginent ce qui aurait pu se passer. Et si Alexandre le Grand avait vécu une longue vie ? Et si l'Armada espagnole avait vaincu les Anglais ? Et si un épais brouillard n'avait pas enveloppé l'armée de George Washington,

permettant à celle-ci de s'enfuir de Brooklyn après avoir souffert une terrible défaite lors de la bataille de Long Island ? Et si les Soviétiques étaient parvenus à envahir le Japon à la fin de la Seconde Guerre mondiale ? Nous sommes tellement habitués à notre réalité qu'il nous arrive rarement de considérer à quel point la situation aurait pu être différente.

Ce qui est vrai de l'Histoire l'est aussi de la vie, dans un sens plus général. Y a-t-il un aspect particulier de la vie humaine qui affecte davantage tous les autres que le fait d'être un homme, ou d'être une femme ? Bien que mon existence ne saurait être réduite à ma seule identité d'homme, tout dans ma vie est tout de même façonné par le fait que je suis du sexe masculin et non féminin. De même, la vie de mon épouse est façonnée par le fait qu'elle soit une femme et non un homme. Et chacun de mes neuf enfants (oui, nous avons envie de former notre propre équipe de baseball à la maison) est indéniablement et formidablement façonné par le fait d'être un garçon ou une fille. Pourtant, avons-nous déjà considéré que cette réalité aurait pu être toute autre ? Rien n'obligeait Dieu à créer deux types d'êtres humains, différents en raison de leur forme et de leur taille, de leur pilosité – et souvent, de leurs raisonnements et de leurs émotions. Il aurait tout à fait pu faire en sorte que la race humaine se multiplie d'une autre manière que par la paire différenciée mâle-femelle : il aurait pu concevoir Adam de façon à ce qu'il n'ait pas besoin d'Ève ou l'inverse. Mais Dieu n'a pas choisi de créer un homme seul, ou une femme seule, ni un groupe d'hommes ou un groupe de femmes ; il a voulu un homme *et* une femme. La principale caractéristique de l'existence humaine, celle qui façonne notre vie plus que toute autre – notre sexe biologique – résulte d'une décision divine.

Dans un sens, évidemment, le monde devait être fait ainsi, en accord avec la volonté immuable de Dieu et comme l'expression nécessaire de son caractère. Je ne suis pas en train de suggérer que

Dieu aurait créé Adam et Ève sur un coup de dés ; bien au contraire. Cette idée extraordinaire, magnifique, et compliquée d'une humanité basée non pas sur un seul sexe, mais sur deux, est de Dieu : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme » (Ge 1.27). La race humaine tout entière est composée de deux sexes différenciés et complémentaires. Elle l'a toujours été, et elle le sera pour toujours. Cette organisation bipartite et perpétuelle de l'humanité n'est pas le résultat d'un accident ou d'un simple caprice, mais bien de l'excellente volonté divine.

Mais pour quelle raison ? Qu'est-ce qui est en jeu, précisément, dans cet agencement homme-femme ? Rien de moins que l'Évangile. L'apôtre Paul explique que le mystère du mariage est grand, et qu'il se rapporte à Christ et à l'Église (Ép 5.32). Dans le Nouveau Testament, un « mystère » a trait à quelque chose qui, étant d'abord caché, est soudainement révélé. La Bible déclare ainsi que Dieu a créé l'homme et la femme – deux sexes distincts – afin de dépeindre, dans un tableau vivant, l'union différenciée et complémentaire de Christ avec son Église. Le chapitre 5 de l'épître aux Éphésiens a pour thème la vie conjugale, mais sa logique sous-jacente nous échappera à moins que nous saisissons que Dieu a créé le mariage pour qu'il soit une union entre deux êtres différents qui se complètent, comme c'est le cas pour l'Évangile. Tout effort pour abolir les distinctions entre hommes et femmes est une tentative (intentionnelle ou non) de démolir les éléments constitutifs de la rédemption elle-même.

Hommes et femmes ne sont pas interchangeable. Dans le mariage en particulier, mais également dans le reste de la vie, ils se complètent ; autrement dit, ils sont appelés à remplir des rôles distincts et correspondants qui ont été prescrits par Dieu. C'est ainsi que fonctionne tout le cosmos. Pensez à la nature complémentaire de la création : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre » (Ge 1.1). Et c'est loin d'être le seul jumelage dans la

création. La Bible répertorie toutes sortes de couples : le soleil et la lune, le matin et le soir, le jour et la nuit, les eaux et la terre, les plantes et les animaux et, pour terminer, l'apogée de la création : l'homme et la femme. Comme c'est le cas dans toute paire, l'un correspond et appartient à l'autre, mais aucune n'est composée d'individus interchangeables. On comprend mieux pour quelle raison l'union des cieux et de la terre, dans Apocalypse 21 et 22, n'a lieu qu'après les noces de l'Agneau, au chapitre 19. Le fait que Dieu nous ait créés hommes et femmes a une signification cosmique et une portée éternelle. Du début à la fin, la trame biblique – tout comme la conception de la création elle-même – repose sur la distinction entre l'homme et la femme : différents l'un de l'autre, mais faits l'un pour l'autre².

Un livre simple, un but simple

Quel est donc le sujet de ce livre ? Pour le dire simplement, ce livre traite de la complémentarité divinement orchestrée entre hommes et femmes, pour la vie en général, et plus particulièrement en vue de ministères au sein de l'Église³.

Vous vous demandez peut-être si un énième ouvrage sur le sujet est bien nécessaire. Il est vrai que la génération précédente a beaucoup écrit sur cette question ; certains de ces écrits sont bons, d'autres le sont nettement moins⁴. Lisez ces bons livres – je n'affirme pas que le mien soit le meilleur de tous. Ce que je peux dire, en revanche, c'est que le mien est le plus court. Nous avons besoin d'ouvrages qui proposent un survol complet des passages bibliques concernant les hommes et les femmes, qui abordent les thèmes de l'Histoire, de la science, et de la philosophie, et leur relation avec la masculinité et la féminité ; il nous faut des livres qui traitent explicitement des questions de confusion des genres,

de masculinité toxique, et de féminisme séculier. Il y a beaucoup à dire sur les sujets du sexe et du genre.

Je tiens donc à vous avertir dès maintenant : mon but n'est pas de tout dire, ni même de traiter une petite fraction de l'immensité de ce qui mériterait d'être dit.

J'écris ce livre avec un public bien précis en tête : mon assemblée et d'autres qui lui ressemblent. Il y a, dans notre hall principal, un coin livres. Tant de fois, j'ai désiré y voir figurer un ouvrage qui décrirait l'enseignement biblique au sujet des hommes et des femmes dans l'Église d'une manière qui permet à quiconque s'intéresse à ce sujet de le comprendre, et dans un format que l'on puisse lire en quelques heures seulement. Je rêvais d'un livre qui plaiderait sa cause sans chercher querelle et que je pourrais offrir à d'autres pasteurs en quête de réponses ; un livre que ces derniers pourraient donner à leurs anciens, à leurs diacres et à leurs administrateurs en sachant qu'ils prendraient le temps de le lire. Je souhaitais la parution d'un ouvrage marqué par l'intégrité exégétique et la présence minimale de jargon technique ; un livre plus lourd qu'une brochure et plus léger qu'un butoir de porte. Ce sera à vous de décider si la publication que vous tenez entre vos mains satisfait à ces exigences ; quoi qu'il en soit, c'est ce que je me suis attelé à écrire.

Une remarque personnelle, et un plan d'action

Autant que je le sache en examinant mon propre cœur, ce livre n'est pas un règlement de comptes. Autrement dit, si je peux changer de métaphore, j'espère vous donner comme nourriture de la viande et des pommes de terre, pas de la sauce piquante. Si vous faites partie de ceux qui cherchent une présentation sommaire et posée des passages bibliques incontournables sur le sujet des hommes et des femmes dans l'Église, ayant pour second objectif la clarification et la mise en pratique, alors ce livre est peut-être pour vous.

Cela étant dit, permettez-moi de m'adresser à deux catégories de lecteurs. Premièrement, je veux dire aux célibataires que le thème principal de ce livre n'est pas le mariage. Il est vrai que le chapitre qui traite d'Éphésiens 5 porte effectivement sur ce sujet et que bon nombre des schémas de la différenciation sexuelle créée par Dieu sont le plus clairement visibles au sein de la vie conjugale. Pourtant, personne ne devrait en tirer la conclusion qu'il est impossible d'être *pleinement* homme ou *pleinement* femme à moins d'être marié. De même, j'espère que personne n'arrivera à la conclusion que la Bible n'a pas grand-chose à dire aux célibataires sur le fait d'être un homme ou une femme. Comme nous le verrons, le fait que Dieu ait créé l'Homme en tant que pluralité – homme et femme, une paire complémentaire – devrait façonner notre vision du mariage, mais aussi celle que nous avons de nous-mêmes en tant qu'individus.

Deuxièmement, je voudrais m'adresser aux hommes et aux femmes – mais ce seront sans doute majoritairement des femmes – qui ont été blessés dans des contextes où l'on a professé les vérités que je vais présenter dans les pages qui suivent. Bien souvent, notre difficulté à croire et à nous reposer dans la vérité biblique s'explique non pas tant par les objections de la raison, mais par celles du cœur et des yeux. Être convaincu que l'exégèse complémentariste est correcte constitue une chose ; c'en est une autre de croire qu'elle est bonne. Comme n'importe quel autre enseignement biblique, les vérités concernant les hommes et les femmes peuvent être mal appliquées, malmenées, ou même servir d'excuse pour maltraiter autrui. Ce risque est d'autant plus intense lorsque les prémisses en question identifient l'homme comme le chef et la tête, et la femme comme l'aide et celle qui prend soin des autres. Le schéma biblique du leadership de l'homme n'est *jamaïs* une excuse pour ignorer les femmes, les rabaisser, occulter leurs contributions, ou abuser d'elles de quelque manière que ce soit. La complémentarité

biblique s'exprime le plus fidèlement lorsque les hommes protègent les femmes, les honorent, s'adressent à elles avec bienveillance et prévenance, et qu'ils trouvent tous les moyens appropriés d'apprendre d'elles et de les inclure dans la vie et le ministère, tant au sein du foyer que de l'Église.

Il est important pour moi de reconnaître que les dynamiques de genre que j'ai pu observer dans ma vie étaient principalement saines et équilibrées. Mes parents s'aiment. Les Églises dont j'ai fait partie étaient remplies de femmes résolument complémentaristes, pieuses, intelligentes, et de plus en plus épanouies. La majorité de mes amis ont une vie conjugale très saine. Même si, intellectuellement, je connais la vérité concernant la maltraitance et malgré ce que j'ai pu voir du péché et du dysfonctionnement au sein du mariage après presque vingt années dans le ministère pastoral, j'ai encore le *sentiment*, au plus profond de ma psyché, que la plupart des maris sont bons et que la majorité des hommes complémentaristes sont enclins, fondamentalement, à être des gens convenables. Je ne connais pas un tas d'histoires sur des complémentaristes idiots. Je ne nie pas, cependant, qu'il existe de tels hommes dans nos contextes, qui disent et qui font des choses maladroites, offensantes, ou véritablement scandaleuses et condamnables au détriment des femmes dans l'Église. Si je ne les vois pas, cela ne veut pas dire qu'il n'y en a pas ; mais que d'autres les aient vus ne signifie pas non plus qu'ils sont partout. Je veux dire par là qu'il nous faut tous être conscients de la réalité suivante : nous avons tendance à considérer nos propres expériences comme normatives et celles des autres, lorsqu'elles sont différentes, comme hors normes. Voilà qui devrait nous rendre prompts à éprouver de la compassion, et lents à porter des accusations.

Quel est donc le problème le plus pressant lié aux hommes et aux femmes auquel l'Église doit faire face aujourd'hui ?

Il n'existe pas de réponse scientifique à cette question. Il peut vous sembler évident que la confusion des genres constitue le plus grand problème, ou bien la maltraitance, le féminisme à outrance, le complémentarisme malavisé, la valeur des femmes, ou encore les attaques à l'encontre des garçons. Il serait absurde pour moi d'affirmer que ce que vous observez n'est pas la réalité. Comment pourrais-je savoir que vous n'êtes pas effectivement entourée de sales types depuis votre plus jeune âge ? Ce que chacun a en tête lorsqu'il dit « tout le monde sait ça » ou « tout le monde devrait être sur ses gardes par rapport à ça » est sans doute très différent selon l'individu, et c'est normal.

Ne vous y méprenez pas : ma position n'est pas celle d'un relativiste intellectuel qui, calé dans la facilité, déclarerait : « Dans un sens, nous avons tous raison (ou tort). » Je propose plutôt de faire preuve d'honnêteté – en premier lieu, envers nous-mêmes – par rapport à ce que nous considérons être les dangers les plus importants, et les raisons pour lesquelles ils le sont. En reconnaissant ainsi nos propres dispositions, nous serons, je l'espère, moins enclins à projeter les pires dangers (selon notre perspective) sur ceux qui, légitimement, en discernent d'autres.

Mon plaidoyer

Ma position ne se trouve pas entre deux opinions, comme si j'hésitais à choisir ; je suis un complémentariste convaincu. Le terme *complémentariste* n'a sans doute pas la faveur de tous, et j'emploierai également les mots *traditionnel* ou *historique*. Toutefois, le terme *complémentarité* dans toutes ses déclinaisons revêt une importance particulière. Comme nous l'avons déjà évoqué, il est difficile de raconter l'histoire biblique sans avoir recours à un mot qui signifie « différents, mais qui vont ensemble ». Le terme *complémentaire* – bien que cela me contrarie chaque fois que je dois écrire un mot

aussi long via texto sur mon téléphone portable – correspond à cette définition. Si j'ai écrit le présent ouvrage, ce n'est pas parce que je suis convaincu que tout le monde devrait utiliser ce terme ; mais puisqu'il nous faut bien commencer quelque part, permettez-moi de vous expliquer ce que je crois et ce que je désire accomplir à travers ce livre.

J'adhère à la position complémentariste. De ce fait, je crois que Dieu veut que les hommes soient des leaders, des serviteurs, et des protecteurs ; je crois également que, dans l'Église, les femmes peuvent s'épanouir sous ce leadership alors qu'elles aussi travaillent en faisant preuve d'une allégeance et d'une fidélité bibliques conformément à la sagesse et à la beauté de l'ordre que Dieu a créé. Il va sans dire que j'espère proposer un argumentaire convaincant en faveur de la position complémentariste ; après tout, si un auteur écrit un livre, c'est bien pour persuader ses lecteurs.

En plus d'être convaincant, j'aimerais que mon argumentaire soit bienveillant : « Il ne faut pas qu'un serviteur du Seigneur ait des querelles ; il doit, au contraire, être affable pour tous, propre à enseigner, doué de patience ; il doit redresser avec douceur les adversaires » (2 Ti 2.24,25). Mon objectif est de traiter les autres, que ce soit en personne ou par écrit, comme je voudrais qu'ils me traitent : avec équité, honnêteté, et respect. En écrivant ces mots, j'ai à l'esprit les visages de ces amis, membres de la famille, et collaborateurs que j'affectionne beaucoup, mais qui ne sont pas du même avis que moi sur ce sujet – parfois quant aux principes, et plus souvent sur le plan de la mise en pratique. Je ne suis pas d'accord avec leur position, et je crois même que certains font fausse route sur des points d'interprétation cruciaux ; pourtant, je ne veux ni les dénigrer ni dévaloriser la sincérité de leur marche en tant que disciples de Christ.

Mon désir suprême est d'équiper l'Église, les responsables et les chrétiens curieux en mettant entre leurs mains un ouvrage

Introduction

intelligent et intelligible. Dans le but d'être une aide intelligente pour les assemblées, j'ai examiné les passages bibliques pertinents par le biais, notamment, de plusieurs chapitres d'exégèse assez approfondie et de quelques mots (translittérés) grecs et hébreux. Dans le but d'être intelligible, j'ai tenté d'être concis, bref, et au fait des débats actuels sans pour autant accumuler les notes de bas de page, sauf lorsqu'il était nécessaire d'attribuer à quelqu'un une prise de position.

Notre feuille de route est simple : la première partie sera consacrée à une exploration biblique, et la seconde aux questions et aux cas concrets. Au fil de notre voyage, j'espère que vous serez convaincus comme moi que Dieu a créé les hommes et les femmes non seulement pour l'adorer, le servir et lui obéir, mais aussi pour faire ces choses *en tant qu'*hommes et *en tant que* femmes.

Première partie

UNE EXPLORATION
BIBLIQUE

1

Un très bon point de départ

Genèse 1 – 3

J'ai entendu dire que « toute théologie digne de ce nom a la Genèse pour point de départ ». C'est assez vrai. Le livre de la Genèse nous montre comment Dieu a tout commencé ; c'est le début de l'histoire. Les deux premiers chapitres de la Genèse dressent un tableau saisissant du paradis, un portrait enchanteur de la vie idéale : la vie telle qu'elle était, telle qu'elle devrait être, et telle qu'un jour, elle sera à nouveau.

Dans le jardin d'Éden, tout était très bon. Le monde naturel, marqué par une beauté époustouflante et une coopération pacifique, était bon. La création de l'homme, tirant celui-ci de la poussière de la terre pour en faire le couronnement de la création, était bonne. Le travail était bon : pas de panne de tracteur, pas de virus informatique, pas de coronavirus, d'épines ou de chardons, pas de date butoir anxiogène, de patron grincheux, d'employés incompetents, ni de jeux de pouvoir – juste une bonne journée de

travail sous le regard bienveillant de Dieu. Et le jardin, ce temple où demeurait la présence divine, était bon.

Pourtant, même avant la chute et même dans un tel paradis, une chose n'aurait pas été bonne si elle n'avait pas été corrigée : la solitude de l'homme. C'est ce que Genèse 2 nous apprend en revenant décrire en gros plan la situation de Genèse 1.27, au sixième jour, avant la déclaration de Genèse 1.31 qui vient clore la journée.

Adam se sentait-il seul, isolé ? Le texte ne suggère nullement une quelconque difficulté psychologique ; comme nous le verrons un peu plus tard, le problème de la solitude d'Adam se situe ailleurs. Malgré tout, cela reste bien un problème. On ne voit pas l'homme se plaindre à Dieu du fait d'être seul ; c'est le Créateur lui-même qui déclare que la situation d'Adam n'est pas bonne (Ge 2.18). Chaque autre aspect de la création a son équivalent : le jour a son soleil, la nuit, sa lune, les eaux, leurs poissons, le ciel, ses oiseaux, et la terre sèche, ses animaux. Mais l'homme, lui, n'a pas son vis-à-vis. « Alors l'Éternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit ; il prit une de ses côtes, et referma la chair à sa place. L'Éternel Dieu forma une femme de la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme » (Ge 2.21,22). Et c'était très bon.

Homme et femme dès le commencement

La Bible ne consacre que deux chapitres à la création du monde avant la chute. Soyons honnêtes : la majorité d'entre nous aurait aimé avoir davantage de détails. Où exactement se trouvait le jardin d'Éden ? À quoi ressemblait-il ? Quelles odeurs en émanaient ? Une journée durait-elle vingt-quatre heures ? Quel âge Adam paraissait-il avoir ? Quel âge avaient les arbres ? Y avait-il des moustiques ? De toutes les informations complémentaires que l'on aimerait avoir, il vaut la peine de s'arrêter sur les sujets que

Dieu choisit de détailler. Il nous donne, par exemple, un certain nombre d'informations concernant l'homme et la femme : leurs similarités, leurs différences, et le fait qu'ils ont été créés l'un pour l'autre.

Quand il s'agit des implications de notre identité d'homme ou de femme, si nous voulons que nos pensées et nos émotions soient justes et que notre vie manifeste notre adhésion à la vérité biblique, il nous faut comprendre que Dieu ne se contente pas de nous donner des règles arbitraires à suivre. Quelles que soient les « règles » qui régissent la vie des hommes et des femmes dans l'Église, elles sont en réalité bien plus que cela : elles reflètent la nature différenciée et complémentaire de nos identités en tant qu'êtres humains créés à l'image de Dieu – une caractéristique voulue par Dieu dès le commencement. Lorsque nous comprenons les premiers chapitres de la Genèse, et qu'il devient clair que Dieu a intégré la différenciation sexuelle et l'union sexuelle (dans le cadre du mariage) dans l'ordre naturel du monde créé, tout ce qui touche à l'identité de l'homme ou de la femme dans le reste de la Bible revêt soudainement un sens nouveau, plus complet. Oui, toute théologie digne de ce nom prend la Genèse pour point de départ – mais elle ne s'arrête jamais là.

Au tout début

Qu'est-ce que les chapitres introductifs de la Genèse ont à nous dire sur le sujet de la masculinité et de la féminité ? Je me limiterai à quinze observations.

Tout d'abord, l'homme et la femme sont tous deux créés à l'image de Dieu : « Dieu créa l'homme à son image, il le créa à l'image de Dieu, il créa l'homme et la femme » (Ge 1.27). L'homme et la femme, en tant qu'êtres distincts dans toute la création, sont à l'image de leur Créateur. Nous sommes en quelque sorte des statues

ou des emblèmes placés au sein de la nature, afin de témoigner au monde que Dieu domine sur toute chose. Parce qu'ils portent cette image, en plus d'être cohéritiers de la grâce de la vie (1 Pi 3.7), hommes et femmes possèdent la même valeur et la même dignité. Ève n'était pas une créature moindre, un être inférieur. Bien qu'il se soit révélé à nous dans un langage masculin (Père, Roi, Époux), Dieu n'est ni homme ni femme. Pour rester fidèles à la révélation divine, nous devrions parler de Dieu uniquement dans les termes masculins qu'il emploie lui-même pour se décrire ; cependant, appeler Dieu « notre Père » n'équivaut pas à affirmer que Dieu est un homme (même s'il est devenu un homme lors de l'Incarnation). Le fait d'être un homme, par conséquent, ne constitue pas un ordre supérieur au fait d'être une femme. Les hommes comme les femmes ont été créés pour représenter Dieu dans le monde.

Deuxièmement, l'homme possède à la fois une singularité et une pluralité¹. L'humanité peut être nommée au singulier en tant qu'*adam* (« homme » et non « femme »), mais en même temps, elle est masculine et féminine. On lit : « l'homme » et « l'homme et la femme » (Ge 1.27). Le récit de la création décrit la différence sexuelle si clairement que nous risquons d'en minimiser l'importance. Dieu ne mentionne pas les différences de taille, de couleur de cheveux, de tempérament, ou de dons ; le seul marqueur identitaire mis en avant dès le commencement, c'est la masculinité et la féminité.

Troisièmement, Dieu ordonne à l'homme et la femme de régner conjointement sur la création. C'est ensemble qu'ils vont remplir la Terre et la soumettre. Dieu *les* bénit, et Dieu *leur* dit de dominer sur tous les autres organismes vivants (Ge 1.28).

Quatrièmement, au sein de ce règne commun, l'homme et la femme se voient confier des tâches différentes et sont créés dans des domaines différents : « L'Éternel Dieu prit l'homme, et le plaça dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder » (Ge 2.15). Adam a été créé à l'extérieur du jardin et il a pour responsabilité

de le travailler et de le protéger – une protection sous laquelle la femme était censée s'épanouir. Ève a été créée dans le jardin, ce qui suggère « une relation particulière avec le monde intérieur qu'est ce jardin² ». Le mandat créationnel – remplir la Terre et la soumettre – s'applique aux deux sexes, mais de manière asymétrique. L'homme, puisqu'il est pourvu d'une plus grande force sur le plan biologique, est créé spécialement pour labourer le sol et garder le jardin sous contrôle ; la femme, puisqu'elle possède en elle la capacité de cultiver une nouvelle vie, est spécialement outillée pour remplir la Terre et pour s'occuper des aspects communautaires du jardin.

Cinquièmement, l'homme s'est vu confier une tâche associée au rôle de prêtre : maintenir la sainteté du jardin. C'est à l'homme seulement que Dieu a donné ce commandement : « Tu pourras manger de tous les arbres du jardin ; mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal » (Ge 2.16,17). Du fait qu'il a à cultiver et à garder le jardin (2.15), c'est l'homme qui est responsable d'établir le commandement de Dieu sur Terre et de veiller au respect des limites morales établies par Dieu. Son obéissance dans ce domaine amènerait la bénédiction ; la désobéissance produirait la mort.

Sixièmement, l'homme a été créé avant la femme. C'est d'ailleurs sur cet ordre créationnel que l'apôtre Paul ancre son opposition à ce que les femmes enseignent dans l'Église : « Je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni de prendre de l'autorité sur l'homme ; mais elle doit demeurer dans le silence. Car Adam a été formé le premier, Ève ensuite » (1 Ti 2.12,13). Ce n'est pas que le premier soit le meilleur, comme si Dieu était en train de monter une équipe sportive ; après tout, le geai bleu, le castor, et la salamandre ont tous été créés avant l'homme. Si l'ordre a son importance, c'est parce qu'il indique la position d'Adam dans le récit de la création : il est le prêtre et le protecteur. Ève, pour sa part, a été créée à partir de

la côte d'Adam ; elle se positionne donc sous sa protection, ayant aussi pour but d'être un soutien pour lui.

Septièmement, la femme a été donnée à l'homme en tant qu'aide. Ève est créée *à partir de* l'homme (Ge 2.22) – égale à lui en valeur – mais, de plus, *pour* l'homme (Ge 2.20) – ayant un rôle différent. Le leadership de l'homme, auquel le texte fait allusion dans Genèse 1.27 en les appelant, lui et la femme, « homme », est clairement affirmé au chapitre 2, lorsque Dieu donne Ève à Adam comme « aide » (2.18,20). Le fait d'être une aide ne sous-entend nullement une quelconque diminution de valeur ou de statut ; Dieu lui-même est parfois appelé l'aide d'Israël (Ex 18.4 ; Ps 33.20, *DBY* ; 146.5, *OST*). *Ezer* (l'aide, le secours) est un terme lié à la fonction, pas à la valeur. Tout comme Dieu vient parfois en aide à son peuple, le rôle de la femme dans sa relation avec son époux est de lui venir en aide : « En effet, l'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme ; et l'homme n'a pas été créé à cause de la femme, mais la femme a été créée à cause de l'homme » (1 Co 11.8,9).

On a tendance à psychologiser la solitude d'Adam et à interpréter le mot « aide » de façon à faire d'Ève un simple réconfort pour Adam, quelqu'un qui lui tiendrait compagnie. C'est certainement une caractéristique possible du terme ; Calvin a dit d'Ève qu'elle était un don de Dieu à Adam pour « l'aider à bien vivre ». Toutefois, le mot « aide » ne saurait être dissocié des défis plus larges que pose le mandat créationnel. En effet, il n'était pas bon que l'homme soit seul parce qu'il ne pouvait pas, à lui seul, obéir au commandement divin de Genèse 1.28 (« Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre »). Là encore, la complémentarité ordonnée de l'homme et de la femme est manifeste : un autre homme aurait pu offrir à Adam une énergie et un répit relationnels. Dieu aurait très bien pu donner à Adam une charrue, un attelage de boeufs, ou un groupe d'amis – et tout cela aurait été utile, et même agréable.

Aucun de ces dons, cependant, n'aurait été une aide adaptée à la tâche cruciale visant à avoir et à éduquer des enfants. Pour que l'humanité domine la Terre, il faut qu'un homme cultive le jardin et qu'une femme l'aide.

Huitièmement, Dieu a confié à l'homme la responsabilité de nommer toute créature vivante. Il est révélateur que seul Adam ait reçu cette tâche liée à la domination et qu'il ait été en mesure de l'accomplir avant la création d'Ève. Adam nomme la femme à deux reprises (2.23 et 3.20), ce qui indique son rôle de leader. En recevant leur nom de la part d'Adam, toutes les créatures vivantes – Ève y comprise – sont au bénéfice des rôles de cultivateur et d'autorité qu'il est appelé à exercer de manière créative.

Neuvièmement, l'homme et la femme sont créés de façons différentes. Si Genèse 1 décrit la formation de l'homme et de la femme comme un acte de création générique (1.27), Genèse 2 prend une lentille grossissante et explique qu'ils ont été créés de manière distincte. L'Éternel Dieu a formé l'homme à partir de la poussière de la terre (2.7), alors qu'il a façonné la femme à partir de la côte qu'il avait retirée de l'homme. Il n'est donc pas surprenant que l'homme ait pour tâche de s'occuper de la santé et de la vitalité du sol duquel il a été tiré, alors que la femme a celle d'aider l'homme duquel elle a été prise. La manière dont ils ont été créés indique le travail particulier dont ils auront la charge partout dans le monde : l'homme instaurera le monde externe de l'industrie, la femme prendra soin du monde interne qu'est la famille, issue d'elle en tant qu'aide.

Dixièmement, les termes « homme » et « femme » évoquent l'interdépendance. Adam s'exclame : « On l'appellera femme [*ishah*], parce qu'elle a été prise de l'homme [*ish*] » (Ge 2.23). Ce lien verbal entre les deux termes hébreux rappelle que la femme vient de l'homme et que l'homme est irréversiblement connecté à la femme. « Dans le Seigneur, la femme n'est point sans l'homme, ni l'homme

sans la femme. Car, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme existe par la femme » (1 Co 11.11,12).

Onzièmement, dans le mariage, l'homme quitte sa famille et s'attache à son épouse. Étant donné tout ce que nous avons mentionné jusqu'ici, on aurait pu s'attendre à ce que ce soit la femme qui quitte sa famille pour s'attacher à son mari. Ce dernier n'a-t-il pas été créé le premier ? N'est-il pas le gardien du jardin et le protecteur de tout ce qui s'y trouve ? N'a-t-il pas exercé son autorité en donnant à la femme son nom ? Ce devrait être l'aide qui quitte sa famille pour rejoindre son mari. Pourtant, la Bible nous dit exactement l'inverse : c'est l'homme qui quittera son père et sa mère (Ge 2.24). C'est, somme toute, logique si l'on comprend que la différenciation sexuelle n'a rien à voir avec une quelconque première ou deuxième place, et tout à voir avec l'ordre naturel et l'intention divine. Le monde intérieur du jardin, s'exprimant à travers la famille, est façonné par l'aide et le soin qu'apporte la femme ; c'est elle qui encouragera et qui formera l'intimité et la communion émotionnelles de manière unique. Ainsi, sur le plan relationnel (même si cela n'est pas toujours vrai d'un point de vue géographique ou légal), son ordre familial passe avant celui de l'homme.

N'est-ce pas ce que nous voyons, même de nos jours ? Quand une fille se marie, on gagne un fils plus qu'on ne perd sa fille. Quand un fils se marie, on perd un fils plus qu'on ne gagne une fille. Ce n'est pas systématiquement vrai, évidemment ; malgré tout, même lorsque les deux époux sont issus de familles aimantes et saines, la fille parvient presque toujours mieux que le fils à maintenir ses relations familiales. Le récit de la Genèse n'invite pas les hommes à renoncer à leur famille d'origine, mais il communique quelque chose d'important sur la façon dont les relations sont généralement formées et préservées à travers les femmes.

Douzièmement, l'homme et la femme sont issus d'une seule chair et sont devenus une seule chair. Ève était l'os des os d'Adam et chair de sa chair. Les hommes et les femmes sont faits de la même matière et conçus l'un pour l'autre – non pas pour que l'un disparaisse dans l'autre, mais pour que les deux deviennent un. Le mariage doit être entre un homme et une femme ; il ne peut en être autrement. Pourquoi ? Parce qu'il ne s'agit pas simplement de l'union de deux personnes, mais d'une paire complémentaire. Comme l'explique Calvin, « si Adam s'est vu retirer quelque chose, c'est afin qu'il reçoive et étreigne avec plus de bienveillance une partie de lui-même ». Adam a peut-être perdu une côte, mais il a reçu une récompense bien plus importante, « puisqu'il a obtenu une alliée fidèle dans la vie, lui qui auparavant avait été imparfait, était à présent rendu complet à travers son épouse³ ».

Treizièmement, Adam est considéré comme la tête et le représentant du couple. C'est à lui que Dieu donne le commandement concernant l'arbre de la connaissance du bien et du mal (Ge 2.16,17). Et bien que ce soit Ève qui, tentée par le serpent, a commis le crime initial, c'est à Adam que Dieu s'adresse en premier (3.9). C'est l'homme que le Seigneur appelle ; c'est lui qu'il vient chercher en lui demandant « Où es-tu ? » – parce qu'Adam était le leader et le représentant choisi par Dieu. Cette réalité est exprimée sans détour dans le cinquième chapitre de Romains : « C'est pourquoi, comme *par un seul homme* le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes, parce que tous ont péché » (5.12). Autrement dit, la tête dirigeante est bien Adam, et non Ève.

Quatorzièmement, l'homme et la femme font l'expérience de la malédiction de manières différentes, chacun dans son propre domaine de responsabilité. Lors de la chute – et ensuite, comme conséquence de celle-ci – la complémentarité de l'homme et de la femme, telle que Dieu l'avait conçue, se retrouve pervertie. Ève,

trompée par le serpent, pêche alors qu'elle agissait indépendamment de l'homme ; Adam, quant à lui, abandonne ses responsabilités de leader (Ge 3.6). Il reste les bras croisés alors qu'Ève désobéit (3.1-5), il la suit dans le péché (3.6), puis il blâme Dieu pour l'avoir placée à ses côtés (3.12). La transgression d'Adam ne consiste pas seulement à enfreindre le commandement divin (2.17), mais également à abandonner ses responsabilités en tant que chef de famille : il se comporte en lâche et se plie à l'influence de son épouse plutôt qu'à l'ordre de Dieu.

Au bout du compte, tous les deux sont punis pour leur désobéissance. L'homme voit son unique domaine – cultiver le sol – tomber sous le coup d'une malédiction (3.17). Dorénavant, il devra lutter contre les épines et les chardons (3.18) et il vivra à la sueur de son visage (3.19). La femme voit son unique domaine – la procréation – lui aussi affecté par les effets de la malédiction (3.16*a*). À partir de ce moment, la naissance physique, ce miracle et ce don de Dieu, sera empreinte de douleur et de souffrance. Techniquement, seuls le serpent et le sol sont maudits, et non l'homme et la femme ; cependant, la création entière est atteinte par les conséquences de la chute. Les humains connaissent la frustration dans leurs domaines respectifs de responsabilité.

Quinzièmement, l'unicité relationnelle entre l'homme et la femme est brisée par la malédiction. Dieu déclare à la femme : « Tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi » (3.16*b*). Le terme *désirs* n'a ici rien à voir avec le côté romantique, comme si Dieu avait maudit la femme en lui donnant de ressentir le besoin d'être avec un homme. Il s'agit plutôt ici d'un désir de maîtrise, de domination. Ce même mot se retrouve dans Genèse 4.7*b* : « Le péché se couche à la porte, et ses désirs se portent vers toi : mais toi, domine sur lui. » Le fait que le sens de *désirs* soit le même dans Genèse 3.16 et 4.7 est clairement manifesté dans le parallèle verbal entre les deux versets :

3.16*b*. Tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi. *w'el-ishek tishuqatek wehu yimshal-bak*

4.7*b*. Le péché se couche à la porte, et ses désirs se portent vers toi : mais toi, domine sur lui. *w'elek teshuqatu w'atah timshal-bo*

Tout comme le péché désirait dominer sur Caïn, la femme, entachée par le péché, désire dominer sur son mari. L'homme, puisqu'il a écouté la voix de sa femme, recevra ce qu'il mérite : elle essaiera d'avoir le dessus (3.17).

Le mari pécheur, pour sa part, cherche à régner sur son épouse. La subordination féminine ne constitue pas, en soi, le jugement divin sur la femme. Comme le mentionne Gordon Wenham, le fait que « la femme a été formée à partir de l'homme pour être son aide, et qu'à deux reprises, son nom lui est donné par l'homme (2.23 ; 3.20) indique son autorité sur elle ». Par la suite, la domination du mari dont il est question au verset 16 « représente une subjugation cruelle qui relève de l'exploitation⁴ ». La domination ou l'abus par un mari de sa femme n'est pas un reflet du dessein de Dieu, mais une perversion machiavélique de celui-ci. La vie conjugale, censée être caractérisée par une relation mutuellement bénéfique de leadership et d'aide, se transforme en lutte marquée par la rébellion et la domination, toutes deux empreintes de péché. Dieu a voulu que la différence sexuelle existe *pour* l'autre ; le péché en fait une arme dirigée *contre* l'autre.

Résumé

On ne saurait surestimer l'importance des trois premiers chapitres de la Genèse dans la compréhension de notre identité d'homme et de femme. Soyons clairs : le livre de la Genèse ne donne pas aux deux genres leur ordre de mission. Il liste peu de directives explicites attachées à la masculinité et la féminité ; en revanche, il nous

présente tout un éventail de présomptions et de schémas divins. En ce qui concerne les hommes et les femmes, pensez en termes d'aptitudes pour créer, pas en termes de contraintes inaltérables. La vocation première de l'homme se résume ainsi : « nommer, dominer, diviser, et régner ». La vocation principale de la femme est de « remplir, glorifier, générer, établir une communion, et engendrer la vie⁵ ». S'il est vrai que ces appels s'expriment de manière unique et profonde au sein du mariage, les leçons de Genèse 1 – 3 ne s'appliquent pas seulement aux couples mariés. Les premiers chapitres de la Bible servent à établir le cadre de la différenciation et de la complémentarité sexuelles telles qu'elles seront vécues, mises en pratique, et maintenues tout au long des Écritures.

L'expression « masculinité et féminité bibliques » traverse une période difficile ; à vrai dire, nous avons probablement posé nous-mêmes plusieurs des obstacles auxquels elle se heurte aujourd'hui. Dans sa meilleure forme, cependant, cette expression ne représente rien de moins que l'appropriation joyeuse de tout ce que Dieu avait prévu que nous soyons dans le jardin : des êtres humains créés spécifiquement pour travailler et aider, pour protéger et s'épanouir, pour quitter et s'attacher, pour remplir la Terre et la soumettre. C'était la vision que Dieu avait à la fin du sixième jour, et voici, cela était très bon.

Les leçons tirées des schémas

Un survol de l'Ancien Testament

Trois mots s'avèrent particulièrement pertinents à notre exploration de plusieurs passages vétérotestamentaires dans le cadre de notre discussion sur la masculinité et la féminité bibliques : les *prescriptions*, les *principes*, et les *schémas*.

- Plus loin, nous examinerons plusieurs *prescriptions* centrales au sujet des hommes et des femmes. La plupart se trouvent dans les épîtres de Paul ; certaines sont exprimées positivement (faites ceci), d'autres négativement (ne faites pas cela). Elles posent les limites les plus claires à l'habillement, au comportement, aux attitudes, et aux responsabilités des hommes et des femmes.
- Les *principes* sont tout aussi importants, mais moins immédiats ; ce sont les vérités fondamentales qui décrivent les hommes et les femmes, ainsi que les rôles pour lesquels Dieu

les a créés. On peut glaner ce type de principes de la Genèse à l'Apocalypse. Pour ne citer qu'un seul exemple, Paul, lorsqu'il écrit à Timothée, applique certains principes tirés de la Genèse à la situation de l'Église d'Éphèse.

- Enfin, la Bible révèle des *schémas* de comportements pour les hommes et les femmes ainsi que pour leur interaction mutuelle. C'est vrai particulièrement de l'Ancien Testament. Il nous faut toujours être prudents dans notre utilisation des schémas, de peur de faire d'une simple description une prescription immuable. Néanmoins, plus on voit de mentions de quelque chose dans la Bible, plus il nous est possible de dériver adéquatement des principes de ces schémas – surtout si l'un de ceux-ci est constant, s'il est associé à une noblesse de caractère, et s'il renvoie à l'intention exprimée dans le livre de la Genèse.

Tout cela nous rappelle une réalité : bien que l'Ancien Testament n'ait pas pour principal objectif de nous donner des instructions explicites concernant les hommes et les femmes dans l'Église, il nous en donne beaucoup d'exemples dans le vécu en général – et ces schémas devraient former notre conception de la différenciation sexuelle et de la complémentarité dans la vie et dans le ministère.

Voici cinq de ces schémas.

Schéma n° 1 : Seuls les hommes exercent un leadership officiel

Du début à la fin, les leaders du peuple de Dieu dans l'Ancien Testament sont des hommes.

Ce schéma apparaît en premier lieu avec les patriarches : Abraham, Isaac, et Jacob. Même s'ils sont bien imparfaits, ils n'en demeurent pas moins responsables de la sécurité et du bien-être

de leur famille. L'Ancien Testament ne souligne pas tant l'autorité du père, chez le peuple d'Israël dans les premiers siècles, que son rôle central de protecteur et de pourvoyeur pour son foyer. On pourrait qualifier ce schéma de « patricentrisme » plutôt que de *patriarcat*, bien que le second terme, correctement compris, ne soit pas inapproprié¹.

À la suite des patriarches, nous voyons que les leaders de l'exode et de la conquête sont exclusivement des hommes : Moïse, Aaron, et Josué. Alors que le culte et la gouvernance dans le peuple de Dieu se développent, les responsables sous la direction de Moïse sont tous des hommes (Ex 18.21,22). Les prêtres et les Lévites, les juges, à une exception près, et tous les monarques d'Israël sauf un sont des hommes. C'est le cas également des prophètes les plus notables, tels qu'Élie, Élisée, Ésaïe, Jérémie, et Ézéchiël. Tous ceux qui ont communiqué la parole de Dieu par écrit sont des hommes, de même que tout individu ayant légitimement occupé une fonction de gouvernance en Israël.

Qu'en est-il des exceptions apparentes ? J'en aurai plus à dire sur certaines de ces femmes un peu plus loin dans ce chapitre, et je m'attarderai plus longtemps sur quelques-unes de ces exceptions dans la deuxième partie de cet ouvrage – mais pour l'instant, permettez-moi de faire quelques brèves observations.

1. En tant que juge, Débora n'exerce pas de fonction militaire ; elle accompagne plutôt Barak lorsqu'il refuse d'aller au combat seul (Jg 4.8). Le fait que son ennemi aurait à être tué par une femme serait tout à la honte de Barak (4.9,21,22 ; 9.53,54). De plus, les juges en Israël faisaient davantage office de libérateurs nationaux que de responsables officiels revêtus d'une autorité juridique.
2. L'Ancien Testament mentionne plusieurs femmes qui prophétisent ; parmi elles, Miriam, Débora, et Hulda. Ces

prophétesses d'Israël devraient être célébrées ; cependant, elles ne possèdent aucune autorité institutionnelle et n'exercent pas le même type de ministère public que bon nombre de leurs homologues masculins.

3. Esther est une reine héroïque, mais ce n'est pas elle qui a le pouvoir ultime ; elle sert Israël, mais n'occupe pas une position d'autorité.
4. Athalie est la seule femme à avoir régné sur Israël, mais elle accède au trône non pas par onction ou par choix divin, mais en assassinant tous les héritiers royaux (2 R 11.1). Lorsqu'est révélée l'existence de Joas, un héritier légitime, Athalie est destituée et mise à mort (11.13-16). Son règne, loin d'être une exception notable à la règle, renforce la notion vétéro-testamentaire que la domination d'une femme sur le peuple de Dieu était un signe de déclin et d'embarras (És 3.12).

Schéma n° 2 : Des femmes vertueuses qui affichent un large éventail de caractéristiques héroïques

N'assimilons pas le leadership masculin à une passivité féminine – dans la grande scène qu'est l'histoire de la rédemption, les femmes ne se limitent pas à faire de la figuration. L'Ancien Testament donne exemple après exemple de femmes héroïques qui ont influencé le cours de l'Histoire, fait preuve d'intentionnalité et d'efficacité, en plus de manifester toute une palette de vertus bibliques. Les filles de Tselophchad ont réclamé les terres qui devaient revenir à leur famille par héritage (No 27 ; 36) ; Jaël a enfoncé un pieu dans le crâne de Sisera (Jg 4.17-23 ; 5.24-30) ; la Sunamite a imploré le roi au sujet de sa maison et de ses terres (2 R 8.3). Loin d'être inutiles, loin de rester bien sagement et silencieusement dans l'ombre, ces femmes sont des exemples de force, de courage et d'ingéniosité.

Pensez à la femme vertueuse de Proverbes 31. Sa vertu est principalement liée à l'aide qu'elle apporte à son mari – elle a toute sa confiance (v. 11), elle lui fait du bien et non du mal (v. 12) – et au soin avec lequel elle s'occupe de sa maison (v. 27). C'est le schéma que l'on pourrait attendre du récit de la création dans Genèse. Mais ne ratez pas tout ce que cette « femme au foyer » a d'excellent : elle vend de la laine et du lin (v. 13) ; elle se lève tôt et se couche tard (v. 15,18) ; elle achète un champ et y plante une vigne (v. 16) ; elle fabrique des habits (v. 19,24) ; elle est généreuse (v. 20) ; elle parle avec sagesse et enseigne la bonté (v. 26) ; c'est une femme forte, revêtue de dignité (v. 17,25). Il s'agit sans aucun doute d'un portrait idéalisé qui fait office de point culminant à ce livre, exhortant le lecteur à poursuivre Dame Sagesse. Le but n'est pas de décourager les femmes qui se compareraient à celle du Proverbe 31, mais bien de les encourager, grâce à un large éventail de vertus, à mettre, elles aussi, toute leur force physique, mentale, et entrepreneuriale au service de leur mari et de leur foyer.

Schéma n° 3 : Des femmes vertueuses qui aident des hommes

Faisons un test rapide : combien de femmes célèbres et exemplaires de l'Ancien Testament pouvez-vous nommer ? Répondez sans réfléchir trop longuement. Quels noms vous sont venus à l'esprit ? Probablement Sara et Rébecca, Rachel et Léa, Rahab et Ruth, Débora et Abigaïl, Ève et Esther. Il va sans dire que certaines, étant imparfaites, sont marquées par la désobéissance (Ève), l'incrédulité (Sara), et la tromperie (Rébecca). Pourtant, l'exemplarité de ces femmes réside souvent dans l'influence positive qu'elles ont exercée sur les hommes – les façons dont elles les ont aiguillés, conseillés, aidés, et accompagnés. Sara manifestait du respect envers son mari (1 Pi 3.6) ; Rahab a caché les deux espions (Jos 2) ; Débora a renforcé

la détermination de Barak (Jg 4) ; Ruth a convaincu Boaz de la protéger en exerçant sur elle son droit de rachat (Ru 3) ; Abigaïl a fait preuve de bienveillance envers David tout en implorant le pardon pour la conduite insensée de son mari (1 S 25) ; Esther a risqué sa vie en intervenant auprès de son mari le roi afin qu'il réalise quelle était la véritable menace dans son royaume (Est 7). Ces femmes héroïques ont couru des risques importants et ont triomphé de souverains et de circonstances difficiles. Elles ont été des aides précieuses, remplissant ainsi – parfois en tant qu'épouses – le rôle pour lequel Dieu les avait conçues.

Schéma n° 4 : Des femmes impies qui exercent une mauvaise influence sur des hommes, et des hommes impies qui maltraitent les femmes

Faisons le test avec l'inverse : qui sont les femmes tristement célèbres de l'Ancien Testament, celles qui sont réputées pour leur méchanceté, celles dont personne, de nos jours, ne reprend le prénom pour nommer sa fille ? Bon nombre des exemples les plus évidents sont les femmes qui ont trompé leur mari, lui ont manqué de respect, ou l'ont induit en erreur. Pensez à Jézabel qui a conduit Achab dans une iniquité de plus en plus grande (1 R 21), à Delila qui a dupé Samson (Jg 16), ou à Mical qui a méprisé l'adoration exubérante de David (2 S 6). Ces schémas, évidemment, ne sont rien d'autre que cela. L'Ancien Testament évoque des femmes qui se font connaître indépendamment de tout homme, mais ces mentions restent rares. La plupart des exemples positifs et négatifs de femmes que l'on y trouve sont jugés ainsi sur la base de l'influence bonne ou mauvaise qu'elles ont exercée sur des hommes.

Il importe également de souligner que quelques-unes des femmes les plus célèbres de la Bible sont connues à cause de la

méchanceté avec laquelle certains hommes les ont traitées. On pense immédiatement aux exemples affligeants de Dina (Ge 34), de Bath-Schéba (2 S 11), et de Tamar (Ge 38 ; 2 S 13), ou aux filles de Lot, offertes aux hommes de Sodome par leur propre père (Ge 19), ou bien à la fille de Jephthé (Jg 11), ou encore à la concubine du Lévite (Jg 19). Les hommes qui abusent, dénigrent ou maltraitent les femmes ne pèchent pas seulement en tant qu'êtres humains, mais aussi en violation de leur appel en tant qu'hommes. Dans notre monde déchu, celles qui sont censées être une aide peuvent devenir des obstacles et, pire encore, ceux qui sont censés protéger peuvent devenir des oppresseurs.

Schéma n° 5 : Des femmes qui découvrent la souffrance et la mission liées à la maternité et au soin des enfants

Comme nous l'avons vu, le récit de la création explique qu'Ève était une aide pour Adam principalement en ce qu'elle l'épaulerait dans l'accomplissement du mandat que Dieu leur avait confié – celui d'être féconds et de se multiplier. L'homme créé à l'image de Dieu était incapable d'accomplir cette tâche seul. Nous avons également étudié les conséquences de la malédiction sur la femme dans son rôle de mère ; seule la femme a le potentiel de donner naissance à des enfants (même si chacune n'aura pas nécessairement l'opportunité ou la capacité physique de le faire).

Il n'est donc pas surprenant que la souffrance (due à la chute) et la mission (due au dessein divin) des femmes soient si souvent liées aux enfants. Quasiment tous les moments décisifs de l'histoire du salut ont un point commun : Dieu permet à une femme stérile de concevoir un enfant : c'est le cas de Sara avec Isaac (Ge 21.1-3), de Rébecca avec Ésaü et Jacob (Ge 25.21-25), de Rachel avec Joseph

(Ge 30.22-24), de la femme de Manoach avec Samson (Jg 13.3-24), et d'Anne avec Samuel (1 S 1.19,20). Le Nouveau Testament reprend ce même schéma avec Élisabeth et Jean-Baptiste (Lu 1.13), et, dans un genre différent d'intervention divine, avec Marie et Jésus (Mt 1.18-25). De même, Dieu punit la désobéissance en rendant stérile toute la maison d'Abimélec (Ge 20.18) ou encore Mical, la femme de David (2 S 6.23). À travers tout l'Ancien Testament, l'une des pires choses qui peuvent frapper un peuple, c'est que ses femmes deviennent stériles (Pr 30.16,17) ; l'une des plus joyeuses, c'est qu'elles puissent enfanter (Ex 23.26 ; De 7.12-14 ; Ps 113.9 ; 127.3-5 ; 128.3).

La valeur d'une femme n'est évidemment pas déterminée par le nombre d'enfants qu'elle a mis au monde ou même par sa capacité d'en avoir. Les femmes de l'Ancien Testament servent Dieu et protègent son peuple d'une multitude de façons. Malgré tout, Dieu confie aux femmes une mission incomparable à travers l'enfantement et l'éducation des enfants². Considérez les premiers chapitres du livre d'Exode : on pense généralement que ce dernier est consacré, tout entier, à Moïse. Pourtant, avant que ce dernier ne fasse son entrée sur scène – en réalité, afin même qu'il puisse le faire – le livre de l'Exode nous présente plusieurs femmes. Schiphra et Pua, les sages-femmes du peuple hébreu, sauvent la vie de Moïse grâce à leur bravoure et leur ingéniosité. Sa mère prend la décision déchirante de déposer son bébé dans les eaux de la rivière, préservant ainsi la vie de son jeune fils. Miriam sert son petit frère en élaborant un plan pour le faire revenir dans la maison familiale pendant un temps. Et la fille du pharaon, pour sa part, élève Moïse comme son propre fils.

Dès les premières pages d'Exode, ce grand récit de l'œuvre rédemptrice paradigmatique de Dieu, l'histoire tout entière a été mise en mouvement par des femmes, et spécifiquement par des femmes qui prenaient soin d'enfants. Schiphra, Pua, Jokébed,

Miriam, la fille du pharaon – Dieu les utilise toutes de manière puissante, sans même qu’elles en comprennent la portée, simplement à travers l’amour qu’elles manifestent envers les enfants et la protection qu’elles leur offrent. Notez qu’une seule de ces femmes était la mère biologique de l’enfant qui occupe le centre de l’histoire. Les femmes qui, pour quelque raison que ce soit, ne donnent pas naissance à des enfants peuvent malgré tout être « des mères en Israël ». Je n’insinue pas que les femmes devraient nécessairement se limiter au travail auprès des enfants, dans leur propre vie ou dans celle de l’Église ; néanmoins, nous devrions reconnaître ce schéma vétérotestamentaire et nous réjouir du fait que s’occuper des enfants est l’une des tâches principales – et l’un des appels les plus extraordinaires – que de nombreuses femmes accompliront dans leur vie.